

Tout en repassant son rasoir, M. Godefroy s'approcha de la fenêtre, écarta l'un des petits rideaux, vit le boulevard baigné de lumière et fit une légère grimace qui ressemblait à un sourire. Mon Dieu, oui ! On a beau être plein de morgue et de tenue, l'apparition de ce guesard de soleil, en plein mois de décembre, donne une sensation si agréable qu'il n'y a guère moyen de la dissimuler. M. Godefroy daigna donc sourire. Si quelqu'un lui avait dit alors que cette satisfaction instinctive lui était commune avec l'apprenti typographe en bonnet de papier qui faisait une glissade sur le ruisseau gelé d'en face, M. Godefroy eût été profondément choqué. C'était ainsi pourtant ; et, pendant une minute, cet homme écrasé d'affaires, ce gros bonnet du monde politique et financier, fit cet enfantillage de regarder les passants et les voitures qui filaient joyeusement dans la brume dorée.

Mais, rassurez-vous, cela ne dura qu'une minute. Sourire à un rayon de soleil, c'est bon pour des gens inoccupés, pas sérieux ; c'est bon pour les femmes, les enfants, les poètes, la canaille. M. Godefroy avait d'autres chats à fouetter, et, précisément pour cette journée qui commençait, son programme était très chargé. Dès huit heures, il avait rendez-vous, dans son cabinet, avec un certain nombre de messieurs très agiles, tous habillés et rasés comme lui dès l'aurore et comme lui sans fraîcheur d'âme, qui devaient venir lui parler de toutes sortes d'affaires, ayant toutes le même but : gagner de l'argent. Après déjeuner, — et il ne fallait pas s'attarder aux petits verres — M. Godefroy était obligé de sauter dans son coupé et de courir à la Bourse, pour y échanger quelques paroles avec d'autres messieurs qui s'étaient aussi levés de bonne heure et qui n'avaient pas non plus de petite fleur bleue dans l'imagination ; et cela toujours pour le même motif : gagner de l'argent. De là, sans perdre un instant, M. Godefroy allait présider, devant une table vaste, encombrée d'encriers syphoïdes, un nouveau groupe de compagnons dépourvus de tendresse et s'entretenir avec eux de divers moyens de gagner de l'argent ; Après quoi, il devait paraître, comme député, dans trois ou quatre commissions et sous-commissions, toujours avec tables

vertes et encriers syphoïdes, où il rejoindrait d'autres personnages peu sentimentaux, tous incapables aussi, je vous prie de le croire, de négliger la moindre occasion de gagner de l'argent, mais qui avaient pourtant la bonté de sacrifier quelques précieuses heures de leur après-midi pour assurer, par-dessus le marché, la gloire et le bonheur de la France.

Après s'être vivement rasé, en épargnant toutefois le collier de barbe poivre et sel qui lui donnait un air de famille avec les Auvergnats et les singes de la grande espèce, M. Godefroy revêtit un "complet" du matin, dont la coupe élégante et un peu jeunette prouvait que ce veuf, cinglant vers la cinquantaine, n'avait pas absolument renoncé à plaire. Puis il descendit dans son cabinet, où commença le défilé des hommes peu tendres et sans réverie, uniquement préoccupés d'augmenter leur bien-aimé capital. Ces messieurs parlèrent de plusieurs entreprises en projet, également considérables, notamment d'une nouvelle ligne de chemin de fer à lancer à travers un désert sauvage, d'une usine monstre à fonder aux environs de Paris, et d'une mine de n'importe quoi à exploiter dans je ne sais plus quelle république de l'Amérique du Sud. Bien entendu, on n'agita pas un seul instant la question de savoir si le futur railway aurait à transporter un grand nombre de voyageurs et une grande quantité de marchandises, si l'usine fabriquerait du sucre ou des bonnets de coton, si la mine produirait de l'or vierge ou du cuivre de deuxième qualité. Non ! Les dialogues de M. Godefroy et de ses visiteurs matinaux roulèrent exclusivement sur le bénéfice plus ou moins gros à réaliser, dans les huit jours qui suivraient l'émission, en spéculant sur les actions de ces diverses affaires, actions très probablement destinées du reste, — et dans un bref délai — à n'avoir plus d'autre valeur que le poids du papier et le mérite de la vignette.

Ces conversations nourries de chiffres durèrent jusqu'à dix heures précises, et M. le Directeur du Comptoir général de Crédit, qui était honnête homme pourtant, autant qu'on peut l'être "dans les affaires", reconduisit jusque sur le palier, avec les plus grands égards, son dernier visiteur, vieux filcu cousu d'or qui, par un hasard assez fréquent, jouissait de la considération générale, en lieu d'être logé à Poissy, ou à Gaillon aux frais de l'État, pendant un laps de temps fixé par les tribunaux, et de s'y livrer à une besogne honorable et hygiénique telle que la confection des chaussons de lisière ou de la brosse à bon marché. Puis M. le Directeur consigna sa porte impitoyablement — il fallait être à la Bourse à onze heures — et passa dans la salle à manger.

Elle était somptueuse. On aurait pu constituer le trésor d'une cathédrale avec les massives argenteries qui encombraient bahut et dressoirs. Néanmoins, malgré l'absorption d'une dose copieuse de bicarbonate de soude, le pyrosis de M. Godefroy était à peine calmé, et le financier ne s'était commandé qu'un déjeuner de dyspeptique. Au milieu de ce luxe de table, devant ce décor qui célébrait la bombance, et sous l'œil impassible d'un maître d'hôtel à deux cents louis de gages, — qui s'en faisait deux fois autant par la vertu de l'anse du panier, — M. Godefroy ne

mangea donc, d'un air assez piteux, que deux œufs à la coque et la noix d'une côtelette ; et encore, l'un des œufs sentait la paille. L'homme plein d'or chipotait son dessert, lorsqu'une porte s'ouvrit, et soudain, gracieux et mignon, bien qu'un peu chétif dans son costume de velours bleu et trop pâlot sous son énorme feutre à plume blanche, le fils de M. le Directeur, le jeune Raoul, âgé de quatre ans, entra dans la salle à manger, conduit par son Allemande.

Cette apparition se produisait chaque jour, à onze heures moins le quart exactement, lorsque le coupé, attelé pour la Bourse, attendait devant le perron, et que l'alezan brulé, vendu à M. Godefroy, par les soins de son cocher, mille francs de plus qu'il ne valait, grattait, d'un sabot impatient, le dallage de la cour. L'illustre braiseur d'argent s'occupait de son fils de dix heures quarante cinq à onze heures. Non qu'il n'aimât pas son fils, grand Dieu ! Il l'adorait, à sa façon. Mais, que voulez-vous ? les affaires !...

À quarante-deux ans, plus que mûr et passablement fripé, il s'était cru très amoureux, par pur snobisme, de la fille d'un de ses camarades de cercle, le marquis de Neufontaine, vieux chat teint, joueur comme les cartes, qui, sans la passion vaniteuse de M. Godefroy, eût été plus d'une fois allié au club. Ce gentilhomme effondré, mais toujours très chic, et qui venait encore de "lancer" une casquette pour bains de mer, fut trop heureux de devenir le beau-père d'un homme qui paierait ses dettes et livra sans scrupule au banquier fatigué une ingénue de dix-sept ans, d'une beauté suave et frêle, sortant d'un couvent de province, et n'ayant pour dot que son trousseau de pensionnaire et qu'un trésor de préjugés aristocratiques et d'illusions romanesques. M. Godefroy, fils d'un avoué grippe-sou des Andelys, et resté "peuple" et même fort vulgaire malgré son fabuleux avancement dans la hiérarchie sociale, blessa tout de suite sa jeune femme dans toutes ses délicatesses ; et les choses allaient mal tourner, quand la pauvre enfant fut emportée, à sa première couche. Presque éligiaque lorsqu'il parlait de sa défunte épouse, avec laquelle il eût sans doute divorcé si elle avait vécu six mois de plus, M. Godefroy aimait son petit

Raoul pour plusieurs raisons : d'abord à titre de fils unique, puis comme produit rare et distingué d'un Godefroy et d'une Neufontaine, enfin et surtout par le respect qu'inspirait à cet homme d'argent l'héritier d'une fortune de plusieurs millions. Le bébé fit donc ses premières dents sur un hochet d'or et fut élevé comme un dauphin. Seulement, son père, accablé de besogne, ne pouvait lui consacrer que quinze minutes par jour et l'abandonnait aux domestiques.

"Bonjour, Raoul."

— "Bonjou, p'pa."

Et M. le Directeur du Comptoir général de Crédit, ayant jeté sa serviette, installa sur sa cuisse gauche le jeune Raoul, prit dans sa grosse patte la petite main de l'enfant et la baisa plusieurs fois, oubliant, ma parole d'honneur ! la hausse de vingt-cinq centimes sur le trois pour cent, les tables couleur de pâturage et les encriers volumineux devant lesquels il devait traiter tout à l'heure de si grosses questions d'intérêt, et même son vote de l'après-midi pour ou contre le Ministère, selon qu'il obtiendrait ou non, en faveur de son bourg pourri, une place de sous-préfet, deux de percepteur, trois de garde champêtre, quatre bureaux de tabac, plus une pension pour le cousin issu de germain d'une victime du Deux-Décembre.

"P'pa, et le p'tit Noël... Y mettra-t'i t'at chose dans mon soulier ?" demanda tout à coup Raoul, dans son *sabir* enfantin.

Le père, après un : "Oui ! si tu as été sage", fort surprenant chez ce député libre-penseur, prit note, dans le meilleur coin de sa mémoire, qu'il aurait à acheter des joujoux. Puis, s'adressant à la gouvernante :

"Vous êtes toujours contente de Raoul, mademoiselle Bertha ?"

L'Allemande, qui se faisait passer pour Autrichienne, cela va sans dire, mais qui était, en réalité, la fille d'un pasteur poméranien affligé de quatorze enfants, devint rouge comme une tomate sous ses cheveux blond-albino, comme si la question toute simple qu'on lui adressait eût été de la pire indécence, et, après avoir donné cette preuve de respect intimidé, répondit par un petit rire imbécile, qui parut satisfaire pleinement la curiosité de M. Godefroy sur la conduite de son fils.

"Il fait beau aujourd'hui, reprit le financier, mais froid. Si vous menez Raoul au Parc Monceau, mademoiselle, vous aurez soin, n'est-ce pas ? de le bien couvrir."

La "fraculein" ; par un second accès de rire idiot, ayant rassuré M. Godefroy sur ce point essentiel, il embrassa une dernière fois le bébé, se leva de table, — onze heures sonnaient au cartel, — et s'élança vers le vestibule, où Charles, le valet de chambre, lui enfila sa pelisse et referma sur lui la portière du coupé. Après quoi, ce serviteur fidèle conrut, immédiatement, au petit café de la rue de Miromesnil, où il avait rendez-vous avec le groom de la baronne d'en face, pour une partie de billard, en trente liés, avec défense de "queuter", bien entendu.

\* \*

Grâce au bai brun, — payé mille francs de trop, à la suite d'un déjeuner

